

Youozas BALTOUCHIS

La Saga de Youza

BALTOUCHIS, Youozas, *la Saga de Youza / Sakmé apie Juzą* (1979). Traduit du russe et du lituanien par Denise Yuccoz-Neugnot, avec les conseils de Guenovaitė Kachinshienė (1990). Paris. Alinea. Pocket. 2022. 381 pages.

Bien que né à Riga, en Lettonie, Youozas BALTOUCHIS (Riga1909- 1918 Vilnius1991) vécut dès l'âge de neuf ans en Lituanie et fit carrière en écrivant dans un russe mélangé de lituanien ou dans un lituanien mélangé de russe, rien ne nous permettant de déterminer la langue dominante. *La Saga de Youza* est son roman le plus populaire.

Dès l'ouverture, nous trouvons le personnage principal, Youza, couché dans le foin après avoir quitté les noces de la femme qu'il aime et qui en a épousé un autre, Vintsiouné. Aîné d'une fratrie orpheline, comprenant un frère cadet Adomas et une sœur, Ourchoulé, il décide de quitter la maison familiale pour aller vivre sur un terrain leur appartenant, au cœur des marais et tourbières de Kaïrabalé et opère un partage avec Adomas. Il tient – lui et lui seul – de son grand-père, Yokoubas, le secret de la traversée de Kaïbarilé. Nous assistons à l'installation de Youza dans ce lieu déshérité, dont mois après mois, années après années, il fait, de ses seules mains, une ferme avec de beaux bâtiments dont des bains, ferme prospère dont les produits lui permettent de se procurer tout ce dont il a besoin, et même de thésauriser. Fermé à toute relation féminine et toujours obsédé par Vintsiouné, il voit son frère et sa sœur se marier, avoir des enfants tandis qu'il persiste dans sa farouche solitude, résistant à la tentation de la jolie bergère, Karoussé.

Ainsi se succèdent les saisons et les jours, jusqu'à ce que le pays qui s'était émancipé des tutelles russes et polonaises, tombe sous la coupe de l'URSS, avant d'être dominé par l'Allemagne nazie, puis de retomber dans le giron soviétique. Durant ces périodes troubles, il est sollicité par des fuyards de tous bords : un riche paysan, des partisans de l'URSS, des Juifs, puis des soutiens du nazisme, et il accueille indistinctement les uns et les autres. Le temps passe, il a grisonné lorsque Vintsiouné vient en quête de son fils qui s'était réfugié chez lui et qui, suite à un faux pas, avait été englouti par des sables mouvants. Elle le soupçonne de l'avoir trahi et le traite d'assassin avant de disparaître. Le coup lui est fatal.

Le personnage de Youza nous ouvre à une ruralité dont nous ignorons tout. Le livre a un petit quelque chose du manuel de survie et on peut y puiser de bonnes recettes de la façon de conserver les œufs à la culture du tabac sous une latitude qui ne s'y prête guère. Mais le personnage barricadé de Youza crée à lui seul une atmosphère étouffante, sans compter que les termes de métier surabondants rendent la lecture fastidieuse et que la composition répétitive chapitre après chapitre – description de la nature, un fait ou un autre sensé faire avancer la narration, et de nouveau description etc. – forme une sorte de ronron ennuyeux. Ajoutons, la conformité au réalisme soviétique qui ne plaide pas en faveur du livre.

Citations

« D'une lisière à l'autre, le seigle était en fleur. Une floraison telle que des épis montait une brouée poudreuse, que de cette opulence gorgée de grains en promesse s'élevait une fumée bleutée se perdant dans l'azur du ciel, là-haut sous le soleil. Youza sentit la tête lui tourner, une vapeur d'ivresse le prit

lorsqu'il s'engagea sur l'étroit sentier traversant le champ de seigle. Il tendit le bras, sans mot dire caressa de sa main les épis. » p. 25

« Alors l'abeille retourne à la ruche, s'active comme elle peut, travaille à la limite de ses forces. Et quand la fin approche, l'avette se traîne vers l'ouverture, vers la planche d'envol, tombe dans l'herbe épaisse du verger et reste longtemps là pour récupérer et pouvoir s'en aller le plus loin possible de la ruche. Ensuite elle marche, marche, marche à l'ombre des herbes, toujours plus loin, le plus loin possible, cédant la place aux autres, à ces jeunes qui foncent comme une tornade dans les ruches avec leur fardeau odorant. La vieillesse ne doit pas gêner la jeunesse. » p. 220